

Laval théologique et philosophique



J. LORTZ, *La réforme de Luther*, t. I, Paris, Les Éditions du Cerf, 1970 (13.5 X 19.5), 592 pages

Benjamin Fortin

Volume 28, Number 1, 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020290ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020290ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fortin, B. (1972). Review of [J. LORTZ, *La réforme de Luther*, t. I, Paris, Les Éditions du Cerf, 1970 (13.5 X 19.5), 592 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 28(1), 97–97. <https://doi.org/10.7202/1020290ar>

côté et, de l'autre, Averroès lui-même quand il rédige son *Expositio media* du *De demonstratione*, autre nom de nos *Analytiques*. Mais Gérard, à la différence du philosophe de Cordoue, ne recourt jamais directement au texte de Matthieu. C'est du moins ce que permet d'affirmer une étude des versions hébraïco-latines qui nous font connaître, au 16^e siècle, le *Commentarium magnum* d'Averroès, dont le premier livre est farci de lemmes empruntés à l'*Expositio*, comme l'appendice II de la présente édition le montre au moyen de trois spécimens bien choisis. — Quant à Guillaume de Moerbeke enfin, a-t-il vraiment recomposé une traduction à partir du grec, traduction perdue dont un lecteur se serait servi pour améliorer la version courante, celle de Jacques de Venise ? — ou bien s'est-il contenté lui-même de reporter ainsi des corrections faites à partir d'un témoin grec parent de C et n ? Minio-Paluello semble préférer la seconde branche de cette alternative. Et les procédés typographiques utilisés par Dod pour l'édition du texte suggèrent que l'on a bien affaire à une recension plutôt qu'à une entreprise à tout nouveaux frais. — Trois index, grec-latin, latin-grec et du latin de Gérard permettent de mieux définir encore la langue de la culture médiévale. Des publications comme celle-ci ouvrent à l'historien, à l'historien de la logique en particulier, l'étude structurée d'une tradition constitutive de l'occident.

Henri DECLÈVE

J. LORTZ, *La réforme de Luther*, t. I, Paris, Les Éditions du Cerf, 1970 (13.5 × 19.5), 592 pages.

Avant d'entreprendre la lecture de cet imposant bouquin, on s'attend à y trouver des vues neuves sur le XVI^e siècle en Allemagne. Il n'y a pas que la publicité pour expliquer cela. Le nom de l'auteur déjà met le lecteur en confiance et fait naître en lui des espoirs que seul l'historien sérieux peut susciter.

Dans les deux camps, catholique et protestant, il s'est écrit tant de choses sur la réforme avec un souci avoué ou non de défendre ou d'attaquer certaines positions. Dans ce livre, les passions et les préjugés

n'ont guère de nourriture. L'atmosphère est sereine. On cherche à comprendre. Aucun recul devant le vrai. Les faits sont là : il faut les prendre tels qu'ils sont et non tels qu'on voudrait qu'ils soient. Il faut surtout écouter leur message en s'interdisant absolument d'oublier le contexte global.

Cet ouvrage est un premier tome sur la réforme de Luther. Il en étudie les préparatifs par une belle rétrospective sur les cinquante dernières années du XV^e siècle, puis il dessine les traits du personnage Luther, sans l'abstraire des sous-bresauts du mouvement soulevé par lui.

Un second tome poussera l'étude du courant réformiste jusque tard dans le XVI^e siècle. Nous l'attendons dans l'impatience.

Benjamin FORTIN

Annales de l'Institut de Philosophie, 1970,

Morale et enseignement. Un volume broché (16 × 24 cm) de 216 pages, Éditions de l'Institut de Sociologie, Université de Bruxelles, 1970.

Ce numéro des *Annales de l'Institut de Philosophie* réunit les recherches de sept collaborateurs. Trois auteurs nous présentent des considérations sur divers aspects de la morale. On trouve ensuite deux écrits qui traitent de la philosophie en général et deux essais qui se rattachent plutôt à la logique.

Pierre Trottignon nous oriente vers une réflexion sur l'idée du bien. Il ne veut pas tellement rechercher avec nous ce que signifie l'idée du Bien dans l'œuvre de Platon que poser une question plus fondamentale encore : pourquoi Platon désigne-t-il l'Idée suprême, l'Idée des Idées, par cette expression étrange : l'Idée du Bien ? Pourquoi nommer l'Idée du Bien le modèle de l'être ? Et par cette question on s'aperçoit que l'auteur s'oriente non pas vers une recherche sur l'éthique, mais bien vers une réflexion sur l'ontologie. Il faut pourtant lire cet article pour ses notes des plus intéressantes sur la morale ; sur la dimension métaphysique de cette Idée de Bien chez Platon. « Ce que l'Idée de Bien nous donne à penser, parce qu'elle est au-delà de l'être et de l'ousia,